
Pour une vraie réconciliation

Shlomo Elbaz

La portée purement politique de la poignée de main historique entre Rabin et Arafat ne doit pas masquer la dimension humaine de ce geste. Shlomo Elbaz, écrivain israélien d'origine marocaine, explique en quoi cet élan pourra humaniser la relation entre les deux camps ennemis, mais aussi entre les millions d'hommes et de femmes parmi les Palestiniens, dans les pays arabes, au sein de la société israélienne, qui se regardaient à travers une masse de préjugés et de stéréotypes et qui doivent apprendre aujourd'hui à regarder l'Autre dans sa vérité et s'acclimater de ses différences.

L'euphorie qui s'est emparée de nous, avec le déclenchement formidable du rapprochement spectaculaire, quasi-miraculeux entre Israël et l'OLP, doit laisser place, a déjà laissé place, à l'analyse lucide des tenants et aboutissants, à l'examen minutieux des voies et moyens, des compromis douloureux pour transformer l'accord de principe en une réalité tangible sur le terrain et, peut-être et surtout, pour créer les conditions permettant une vraie réconciliation entre les hommes, basée sur la connaissance (et pas seulement sur la reconnaissance) de l'Autre et sur le respect mutuel.

La diplomatie, la négociation, le marchandage sont certes nécessaires, inévitables et seuls capables de liquider le contentieux et d'instaurer de nouvelles bases politiques et économiques pour une coexistence matérielle décente des deux parties. Toutefois seul le contact humain, quotidien, débarrasse des stéréotypes déformants, dans un esprit

d'égalité et de respect de l'Autre, pourra arracher le chiendent de la haine et de la démonisation réciproque. Cela n'est possible, en profondeur et à longue échéance, que si on tient compte des aspirations, des convictions, des moeurs, du style de vie, etc. des deux côtés. Autant dire que si l'élément politique est dominant, seul le culturel est à même de garantir une vraie réconciliation entre les peuples concernés.

Un rapide coup d'œil historique

Ceci nous amène irrésistiblement à la dimension géo-culturelle qui est généralement ignorée ou refoulée ou minimisée, surtout du côté israélien. Il faut le dire tout net: le sionisme politique est un phénomène juif-européen. Cependant sa force, sa croissance et sa capacité de réalisation lui sont venues surtout de l'écho qu'il a trouvé dans les milieux juifs non-européens, qui étaient très loin des conditions de vie des Juifs d'Europe (tirailés entre l'émancipation prometteuse et les persécutions sporadiques) et qui y ont vu la matérialisation d'un rêve bimillénaire, celui de la rédemption messianique.

C'est donc la rencontre entre un projet politique modèle européen, influencé par l'éveil des nationalismes de la fin du siècle dernier, et le mythe constitutif de la conscience populaire juive qui a fait du "messianisme" hertzien un mouvement authentique capable de fournir au cadre sioniste politique son contenu humain, celui des masses des bâtisseurs, des travailleurs de base, venus principalement des communautés sépharades et orientales.

Il faudrait bien sûr éviter la dichotomie schématique: d'un côté le politique, le rationnel (qui serait l'apanage des Ashkénazes): de l'autre le mystique se muant en engagement spontané et en force de travail et de combat populaire (qui serait le lot des Sépharades). D'Europe est venue non seulement l'idée politique, mais aussi certaines formes de réalisation originales (le kibboutz, le mochav, les coopératives) inspirées par les courants de pensée marxistes ou tolstoïens, qui ont jeté les bases et monté l'échafaudage du futur édifice étatique. Mais il faut reconnaître que, seuls, les Juifs d'Europe n'auraient jamais pu mettre sur pied une réalité sociologique viable telle qu'elle s'est constituée après l'indépendance de 1948, grâce à l'immigration de masse en provenance des pays de l'Islam.

Mais cet apport (deux millions d'individus environ) n'a pas seulement eu pour effet de remplir l'édifice sioniste d'une population laborieuse et hautement patriote, mais aussi de transformer de fond en comble la trame de la société israélienne en y introduisant l'élément non-européen, sociologiquement et culturellement. Désormais on ne peut plus dire qu'Israël est un morceau d'Europe au Moyen-Orient à la

remorque de l'Occident. C'était donc une chance pour Israël de se "dédouaner", de réfuter les accusations faisant des Israéliens des colonialistes, voire des Croisés, de se constituer une identité culturelle méditerranéenne et proche-orientale. Malheureusement, il n'en fut rien: la chance n'a pas été saisie, la mutation démographique positive n'a pas été jugée à sa juste valeur. L'élément européen (occidental), au lieu de bénir la richesse de cet apport oriental, méditerranéen, s'est braqué, crispé, défendant son caractère "progressiste", "civilisateur" contre un soi-disant danger de "levantinisation" (ce mot affreux, cette tare, cette menace!).

Nous touchons là le point névralgique du contentieux proche-oriental où l'élément politique-territorial est grevé, alourdi amplifié — au-delà de toute considération rationnelle ou pragmatique — par l'élément mythique ou l'imagination se donne libre cours des deux côtés de la barrière (non seulement israélo-palestinienne, mais aussi judéo-arabe ou judéo-musulmane), menant à une démonisation parallèle et symétrique. D'un côté, aux yeux des Palestiniens et des Arabes en général, l'épouvantail sioniste, perçu comme un avatar, un prolongement du colonialisme européen (voire de l'impérialisme américain). De l'autre côté, c'est soit l'image de l'Arabe ou du musulman fondamentaliste, inhumain, impitoyable, soit l'image de l'Oriental fataliste, rétrograde, qui bloque tout progrès...

La poignée de main — souhaitée, redoutée — de Rabin et d'Arafat tire sa signification la plus profonde du contact physique entre les deux hommes qui, en une fraction de seconde, a effacé démasqué la croûte démonisante pour laisser apparaître l'élément humain, nu, exposé, fragile. De là, surtout, émanait l'émotion qui a envahi les coeurs, mouillé les yeux, pas seulement des milliers de personnes présentes à la cérémonie, mais des millions de spectateurs à travers le monde: cet événement et celui qui l'a précédé (Sadate-Begin) ne prendront toute leur signification que s'ils sont suivis par des contacts fréquents et multipliés entre les deux populations.

L'Orient intérieur, un double pont

Or, si on admet que la connaissance mutuelle, exempte de tout stéréotype, est le meilleur gage pour une véritable coexistence dans l'égalité et le respect mutuels, quoi de plus naturel que tourner son regard vers cet "Orient intérieur" de la société israélienne, Orient double puisqu'il s'agit de deux millions de Juifs originaires des pays arabes (et leur progéniture) d'une part, des huit cent mille Arabes israéliens d'autre part? N'avons-nous pas là un double bond entre l'Etat hébreu et le monde arabo-musulman?

Si, jusqu'à présent, ces deux populations (Juifs orientaux et Palestiniens de nationalité israélienne) n'ont pas su ou pu jouer ce rôle de médiateur, c'est évidemment pour des raisons idéologiques et psychologiques liées au conflit territorial mais puisant également dans l'arsenal mythique de l'imagerie populaire les stéréotypes dévalorisants aboutissant à la démonisation sans rémission de l'Autre.

La poignée de main historique a donc dissipé le brouillard épais de l'irrationalité, humanisant la relation entre les deux camps ennemis, grâce à ce contact physique, à cette présence face à face des deux représentants attitrés de ces deux camps. Ce faisant, l'accord de principe du 13 septembre a, du coup, légitimé, réhabilité la dimension orientale d'Israël. Si Rabin et Arafat se sont touché, se sont regardé, ont signé le même document, tout devient possible désormais. Le mur de la haine tombe, la porte s'ouvre entre les deux peuples, dont la proximité, voire la promiscuité, ne seront plus ressenties comme scandaleuses, dangereuses, dévalorisantes.

C'est maintenant que va commencer le vrai processus de réhabilitation, de normalisation qui suppose l'ouverture, la tolérance, et — ceci concerne principalement le côté israélien — la conscience de l'espace géo-culturel. Tant qu'Israël n'assumera pas sa vocation méditerranéenne, orientale, l'essentiel n'aura pas été atteint. La paix officielle, formelle, entre les dirigeants politiques est insuffisante (le cas de la paix israélo-égyptienne est édifiant à cet égard). La coopération économique peut, certes, contribuer également à créer une nouvelle réalité. Mais seule la réconciliation, fondée sur le sentiment d'appartenance à la même aire géo-culturelle, marquera la nouvelle ère de coexistence pacifique et de sécurité pour tous.

L'Orient pour la Paix, fondé il y a dix ans, était mû par cette conviction qu'Israël doit prendre conscience de son "orientalité" et l'assumer pleinement. Cette idée, mal reçue par les élites politiques et culturelles, a néanmoins fait son chemin, souterrainement. Avec l'accord officiel récent qui dé-démonise l'ennemi et légitime les contacts avec lui, on peut espérer voir tomber les murs du "ghetto pseudo-occidental" qu'Israël, coupé de son voisinage immédiat, risquait fort de devenir.

Shlomo Elbaz est professeur à l'Université de Jérusalem. Il est écrivain et directeur de la revue israélienne *Levant*.